

CRITIQUE, opéra. LUXEMBOURG, Philharmonie de Luxembourg, le 30 nov. 2022. MOZART : La Clemenza di Tito. J. Osborn, C. Bartoli, L. Desandre... Gianluca Capuano (direction musicale)

CRITIQUE, opéra. LUXEMBOURG, Philharmonie de Luxembourg, le 30 nov 2022. MOZART : La Clemenza di Tito. J. Osborn, C. Bartoli, L. Desandre... Les Musiciens du Prince-Monaco / Gianluca Capuano.

Le 30 novembre dernier, la Philharmonie de Luxembourg invitait – au sein de sa richissime programmation, et après que le spectacle eût tourné un peu partout, tant à la Philharmonie de Paris qu'à la Fondation Gianadda de Martigny – Les Musiciens du Prince-Monaco dirigés par leur chef Gianluca Capuano, pour une version de concert de La Clemenza di Tito de W. A. Mozart, avec une distribution « 6 » étoiles : John Osborn dans le rôle-titre, Cecilia Bartoli en Sesto, Alexandra Marcellier en Vitellia, Mélissa Petit en Servilia, Lea Desandre en Annio et Peter Kalman en Publio.

A noter tout d'abord qu'une certaine mise en espace était ici présente, par l'entremise de projections vidéo donnant à voir des représentations de la Rome antique, sous forme de gravures anciennes. Cette bonne surprise est contrebalancée par la mauvaise nouvelle par laquelle débute la soirée : Alexandra Marcellier, qui devait interpréter le rôle de Vitellia, est tombée malade le jour même du concert, et l'institution

luxembourgeoise n'a pas eu le temps de lui trouver une remplaçante. Qu'à cela ne tienne, Cecilia Bartoli et Mélissa Petit se chargeront de délivrer les airs qui lui incombaient !

Bartoli en majesté



Comme l'on pouvait s'y attendre, **la grande Cecilia Bartoli vole la vedette au rôle-titre**, d'autant que la prestation du ténor américain le nez plongé dans sa tablette (tandis que ses collègues ont appris leur rôle, eux...) ne contribue guère à en faire le héros de la soirée ! Grande idée de lui avoir fait chanter l'air le plus célèbre de la partition, le sublime « Parto, parto », non en s'adressant à Vitellia (de toute façon absente...) mais au clarinettiste solo Francesco

Spandolini. Elle incarne cet anti-héros avec son habituelle présence poignante, et un timbre qui n'a rien perdu de sa séduction, et pour tout dire avec une voix somptueuse dans tous ses différents registres.

Malgré le bémol émis envers **John Osborn**, il n'en reste pas moins un excellent Tito, son ténor alliant élégance dans l'émission et justesse dans le style. De son côté, **Lea Desandre** offre à Annio son timbre riche et sa présence ardente, tout en s'exprimant avec un parfait naturel dans la langue de ses aïeux. Enfin, avec sa voix fraîche et fruitée, et sa présence délicate, la jeune soprano française **Mélissa Petit** est une belle surprise en Servilia, tandis que **Peter Kalman** est un luxe dans le court rôle de Publio.

Dernier bonheur de la soirée, sous la baguette de son chef titulaire **Gianluca Capuano**, **Les Musiciens du Prince-Monaco s'imposent par la variété des couleurs**, la souplesse des phrasés ; un accompagnement toujours juste des chanteurs en s'adaptant aux différents coloris des voix. Enthousiaste, le public luxembourgeois leur fait une incroyable fête !

CRITIQUE, opéra. Philharmonie de Luxembourg, le 30 nov 2022.
La Clemenza di Tito de W. A. Mozart par Les Musiciens du Prince-Monaco dirigés par Gianluca Capuano. Photo : © S Grébille

COMPTE-RENDU, opéra. LUXEMBOURG, le 10 mai 2019. BIZET : Les Pêcheurs de perles. D Reiland / FC Bergman

Compte-rendu, opéra. Luxembourg, Grand Théâtre, le 10 mai 2019. Bizet : Les Pêcheurs de perles. David Reiland / FC Bergman (Stef Aerts, Marie Vinck, Thomas Verstraeten, Joé Agemans). Conçue par l'Opéra des Flandres en fin d'année dernière, la nouvelle production des *Pêcheurs de perles* de **Georges Bizet (1838-1875)** fait halte à Luxembourg en ce début de printemps avec un plateau vocal identique. Il est à noter que ce spectacle de très bonne tenue sera repris début 2020 à l'Opéra de Lille avec des chanteurs et un chef différents : une excellente initiative, tant s'avère réjouissant le travail du collectif théâtral anversoïse « **FC Bergman** », dont c'est là la toute première mise en scène lyrique.

Le jeune Bizet au Luxembourg

Première réussie pour FC

BERGMAN



Ce collectif créé en 2008 a en effet la bonne idée de transposer l'action des *Pêcheurs de perles* dans une maison de retraite, ce qui permet au trio amoureux de revivre les événements les ayant conduits à l'impasse : des doubles de Leïla et Nadir, interprétés par deux jeunes danseurs, revisitent ainsi le superbe décor tournant, constitué d'une immense vague figée qui symbolise les illusions perdues des protagonistes. **Le travail de FC Bergman fourmille de détails savoureux**, distillant quelques traits humoristiques bienvenus pour corser l'action : ainsi du chœur des retraités aussi

farfelu qu'attentif au respect de « l'ordre moral ». Pour autant, la mise en scène n'en oublie pas de dénoncer le tabou de la mort dans les maisons de retraite, donnant à voir la fin de vie dans toute sa crudité. On rit jaune, mais on s'amuse beaucoup de ce second degré qui permet d'animer un livret parfois redondant et statique : de quoi compenser les faiblesses d'inspiration de ce tout premier ouvrage lyrique d'envergure de Bizet, créé en 1863, soit douze ans avant l'ultime chef d'œuvre Carmen. On notera également quelques traits de poésie astucieusement traités au niveau technique, tels ces doubles figés comme des statues aux poses acrobatiques improbables, qui défient les lois de l'attraction terrestre. De même, le ballet des tourtereaux en tenue d'Eve est parfaitement justifié au niveau théâtral.



Face à cette mise en scène réussie, le plateau vocal réuni se montre plus inégal en comparaison. Ainsi du décevant Zurga de Stefano Antonucci, dont le placement de voix et la justesse sont mis à mal par les redoutables changements de registres. Le chant manque de l'agilité requise, avec une émission étroite dans l'aigu, et plus encore étranglée dans le suraigu : le public, chaleureux en fin de représentation, ne semble pas lui en tenir rigueur pour autant. Il est vrai que le chant idéalement projeté d'Elena Tsallagova (Leïla) emporte l'adhésion d'emblée par une diction au velouté sensuel, d'une aisance confondante dans l'aigu. Il ne lui manque qu'un grave plus affirmé encore pour faire partie des grandes de demain. A ses côtés, Charles Workman (Nadir) assure bien sa partie malgré un timbre qui manque de couleurs. On aime son jeu et sa classe naturelle qui apportent beaucoup de crédibilité à son rôle. A ses côtés, le Chœur de l'Opéra des Flandres manque sa première intervention, manifestement incapable d'éviter les décalages dans les accélérations, avant de se reprendre ensuite dans les parties plus apaisées.

L'une des plus belles satisfactions de la soirée vient de la fosse, où **David Reiland** (né en 1979) fait crépiter un Orchestre de l'Opéra des Flandres admirable d'engagement.

Récemment nommé directeur musical de l'Orchestre national de Metz (en 2018), le chef belge n'a pas son pareil pour exalter les contrastes et conduire le récit en un sens dramatique toujours précis et éloquent. **David Reiland fait désormais parti de ces chefs à suivre de très près.**

Compte-rendu, opéra. Luxembourg, Grand Théâtre, le 10 mai 2019. Bizet : Les Pêcheurs de perles. Elena Tsallagova (Leïla), Charles Workman (Nadir), Stefano Antonucci (Zurga), Stanislav Vorobyov (Nourabad, Jeune Zurga), Bianca Zueneli (Jeune Leïla), Jan Deboom (Jeune Nadir). Chœur et Orchestre de l'Opéra des Flandres, direction musicale, David Reiland / mise en scène, FC Bergman (Stef Aerts, Marie Vinck, Thomas Verstraeten, Joé Agemans)

A l'affiche du Grand Théâtre de Luxembourg jusqu'au 10 mai 2019. Crédit photo : Annemie Augustins

Compte rendu, opéra. Luxembourg, le 12 oct 2018. Verdi : La Traviata. Teodor Currentzis / Robert Wilson

Compte rendu, opéra. Luxembourg, Grand-Théâtre de la Ville de Luxembourg, le 12 octobre 2018. Giuseppe Verdi : La Traviata. Teodor Currentzis / Robert Wilson

Etrange chef, toujours surprenant, déroutant par ses approches singulières, **Teodor Currentzis** prend cette saison la direction du nouvel orchestre de la SWR. Ce soir, c'est celui qu'il a fondé à



Novossibirsk, puis entraîné à Perm – dont il dirige l'opéra – qu'il conduit. L'adagio vapoureux qui ouvre l'opéra, retenu à souhait, est à la limite de l'audible, Le premier thème, au pathos souligné, voire outré dans l'appui du rythme par les basses, contraste avec le galop, molto vivace du second. La lecture scrupuleuse de Teodor Currentzis rompt avec les fausses traditions et rend sa vitalité dramatique à l'ouvrage, ce qui paraît d'autant mieux venu que son illustration scénique en est totalement dépourvue. Tendre, dramatique, toujours ductile et clair, avec de splendides solistes (le hautbois, la flûte etc.) l'orchestre adhère totalement à la direction expressive de son chef. A plus d'un moment, les contrastes accentués d'intensité, de tempo, la dynamique extraordinaire qu'il imprime font penser à une musique de film.

Le projet de Bob Wilson remonte à 1993 : après avoir vu sa Madama Butterfly, Gérard Mortier avait demandé au metteur en scène de préparer une Traviata. Il lui aura fallu rencontrer Teodor Currentzis pour que le projet se réalise, à Linz, il y a trois ans, puis à Perm.

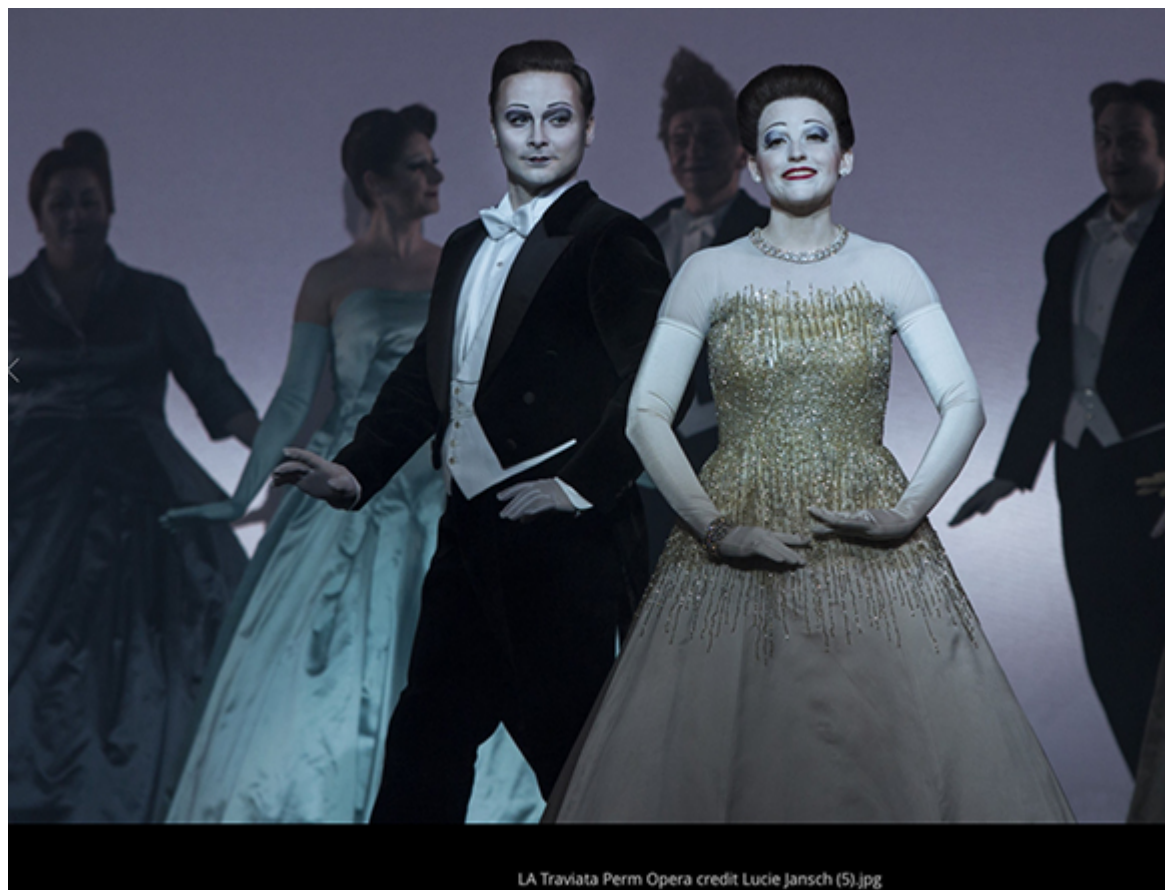
Jeux de mains, jeux de vilains



Inchangée depuis des décennies, la grammaire des conventions de Bob Wilson est connue. Cette Traviata n'échappe pas à la règle, stylisée, épurée, débarrassée de toute référence anecdotique au Paris mondain de la Restauration. Commune aux mises en scènes de l'Américain, la gestique imposée à tous, y compris Violetta, aurait convenu pour que Coppélia, la poupée aux yeux d'émail, chante « *les oiseaux sous la charmille* »... Nul besoin d'acteurs pour **Bob Wilson**, des paraplégiques font l'affaire, sauf pour les choristes-figurants bondissants et Annina trottinante. Ici, en dehors du début de l'acte III, où l'immobilité de la mourante est naturelle, l'étrangeté constante des postures, où seuls les bras et la tête des chanteurs sont animés, nous entraîne dans une dimension onirique. Le statisme ne leur laisse que leur expression vocale, puisque les gestes codifiés, totalement impersonnels, individuels ou collectifs, minimalistes, relèvent d'une grammaire scolaire. Les déplacements sont le plus souvent lents, de prêtres durant la célébration d'un office. Y échappent le trottement d'Annina et les bonds des hommes durant le bal.

Musique et lumières sont associées en permanence. Si beaux soient les éclairages, leur pléonasme avec la musique, qu'ils doublent ou soulignent, gêne et contredit les intentions

affichées par Wilson. **Le résultat est toujours d'une réelle séduction esthétique**, mais sent bien vite le procédé dans son caractère systématique. Les fonds de scène, où la lumière stratifiée semble perçue en haute altitude au travers d'un hublot, font partie de la panoplie de Wilson. Les effets de contre-jour, les tons le plus souvent estompés, ces silhouettes qui se découpent en arrière-plan séduisent toujours, mais ne font pas une action. Les costumes, même immobiles, apportent une touche esthétique bienvenue, les robes XIXe siècle des femmes tout particulièrement. Quant aux structures indéfinissables, abstraites, qui évoluent depuis les cintres ou au sol, leur intérêt est purement esthétique, même si le metteur en scène parle de symbolisme. Comment ne pas faire le lien avec la lanterne magique, ou le théâtre d'ombres de Georges Fragerolle et de son scénographe Henri Rivière, tous deux un peu oubliés ? La parenté semble évidente, le figuralisme en moins. Les scènes s'y enchaînent à l'identique, composant de beaux tableaux, dont les acteurs (passeurs conviendrait mieux) sont figés dans des attitudes hiératiques, le visage aussi inexpressif que s'ils portaient un masque du théâtre nô.



LA Traviata Perm Opera credit Lucie Jansch (5).jpg

N'était son italien, aux accents d'Europe orientale, Violetta est extraordinaire. Un peu en retrait au premier acte, la voix de **Nadeja Pavola** s'épanouira progressivement pour atteindre des sommets au dernier. Puissante, mais montant avec aisance et légèreté au contre-ré dans les nuances les plus subtiles, d'une virtuosité à couper le souffle, sans ostentation aucune, le seul pouvoir de sa voix nous émeut, à chaque intervention, et plus particulièrement durant tout ce dernier acte, sur lequel plane la mort et la rédemption. Alfredo, **Airam Hernandez**, se distingue par l'aisance de la projection, la beauté du timbre, et la sûreté du chant. Nous tenons là un grand ténor verdien. Nous n'en dirons pas autant de Germont, chanté par **Dimitris Tiliakos**. Ce soir la voix paraît grise, sans ligne ni noblesse, le souffle court. Oublions. Aucun des chanteurs des rôles secondaires ne déçoit, l'équipe est homogène et totalement soumise à la direction exigeante de **Teodor Currentzis**. Tout juste pourrait-on obtenir une meilleure expression italienne, ce qui s'applique également au

chœur.

Les longues ovations d'un public enthousiaste qui se lève comme un seul homme pour saluer cette production témoignent de l'efficacité et de la réussite d'une singulière réalisation.

Compte rendu, opéra. Luxembourg, Grand-Théâtre de la Ville de Luxembourg, le 12 octobre 2018. Giuseppe Verdi : La Traviata. Teodor Currentzis / Robert Wilson